



HAL
open science

LES DÉBUTS DE MATICA SRPSKA ET LE RÔLE DE LA VOÏVODINE EN TANT QUE CENTRE CULTUREL SERBE

Aleksandar Stefanovic

► **To cite this version:**

Aleksandar Stefanovic. LES DÉBUTS DE MATICA SRPSKA ET LE RÔLE DE LA VOÏVODINE EN TANT QUE CENTRE CULTUREL SERBE. EUROBREM. La Voïvodine, une région centre-européenne et ses littératures, EUROBREM, pp.81-98, 2022, Cultures et sociétés, 979-10-96982-18-9. hal-04017852

HAL Id: hal-04017852

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-04017852>

Submitted on 7 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES DÉBUTS DE LA *MATICA SRPSKA* ET LE RÔLE DE LA VOÏVODINE ET DE NOVI SAD, CENTRES DE L'ÉPANOUISSEMENT POLITICO-CULTUREL SERBE

Notre travail se propose d'exposer les prémices de la *Matica srpska*¹, la plus ancienne institution littéraire, culturelle et scientifique serbe. Par voie de conséquence, il rend compte du rôle de la Voïvodine en tant que foyer culturel serbe au XIX^e siècle tout en évoquant au préalable le contexte historique dans lequel l'institution s'est construite. Dans la perspective des idées réformatrices de Vuk Karadžić (1787-1864), est ainsi retracée l'évolution de cette institution – de la formation des premiers foyers culturels serbes en Voïvodine au début du XVIII^e siècle – aux obstacles qui ont entravé ses débuts éditoriaux – pour enfin terminer sur l'émergence d'une élite intellectuelle yougoslavissante à la veille des soulèvements populaires de 1848 en Hongrie.

À l'aube du XIX^e siècle, les populations serbes au sein de l'empire des Habsbourg sont quantitativement presque aussi nombreuses que celles en Serbie, alors sous domination ottomane. Cette situation s'explique par les grandes vagues de migrations des XVIII^e et XIX^e siècles, qui ont vu des dizaines de milliers de Serbes quitter leurs territoires du Sud (Kosovo, Raška) pour s'installer dans les provinces de l'empire autrichien, notamment dans les Confins militaires et en Voïvodine. Une bourgeoisie

1. *Matica* : « reine (des abeilles) » ; la *Matica srpska* renvoie au concept d'une « maison maternelle » de tous les Serbes. L'appellation porte une signification symbolique en prenant origine dans l'idée de la reine des abeilles, mère de la totalité des abeilles de la ruche et assurant la pérennité de la colonie. Une ruche avec son essaim est d'ailleurs le symbole de la *Matica* en usage jusqu'à aujourd'hui.

serbe relativement forte, consciente de sa position, de ses besoins et des opportunités que lui offrait la cour de Vienne se développe ainsi jusqu'aux villes de Timișoara et Arad, Szentendre et Pest respectivement en Roumanie et en Hongrie actuelles. De même, un embryon de vie intellectuelle se construit autour de l'Église orthodoxe serbe, au sein de laquelle dominent les valeurs morales et spirituelles russes ; cet état de fait se constate jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, période qui marque une ouverture dans la sphère culturelle, les regards se tournant davantage vers l'Occident, notamment vers Vienne, scène politique importante où vit de surcroît une grande communauté serbe. La première insurrection populaire en Serbie (1804-1813) a cependant des conséquences très néfastes sur ce rayonnement culturel. C'est en effet à cette époque que les idées d'autodétermination nationale, véhiculées notamment par le précurseur du romantisme serbe, Dositej Obradović² (1739-1811), prennent racine dans la province hongroise de Voïvodine, où la diaspora serbe a joué un rôle déterminant dans le processus d'éveil national à travers le développement d'institutions scolaires et culturelles.

Méfiante de cette montée en puissance des revendications serbes, Vienne adopte dès 1808 une série de mesures restrictives qui mettent en œuvre une politique de censure sévère : cercles de lectures, théâtres, publications scientifiques sont surveillés ; la quasi-totalité des ouvrages serbes rencontrent des difficultés de publications ou sont interdits (Bérenger, 2011, pp. 38-39). En 1822, la première revue littéraire serbe *Novine serbske* [Le journal serbe] de Dimitrije Davidović (1789-1838) et Dimitrije Frušić (1790-1838) est par exemple interdite³, marquant ainsi l'extinction de toute activité d'édition serbe en Autriche (Skerlić, 1911, pp. 2-5 ; Gavrilović, 1994, p. 10). Il reste cependant remarquable qu'en dépit de cette politique de censure, Vienne devient le centre des études slaves et en particulier serbes ; cet état de fait s'explique en particulier

2. Obradović, dont l'œuvre est essentiellement imprégnée par les idées des Lumières, est également le premier à exprimer le besoin d'une réforme linguistique favorable à la langue populaire. Toutefois, comme le souligne Stojan Vujičić, « Obradović célèbre le soulèvement par un (...) poème d'un style élevé et d'une facture classique dont la langue n'est cependant pas la langue parlée (*Pjesma na insurekciju Serbijanov*) [Poème sur l'insurrection des Serbes] » (Vujičić, 1982, p. 551).

3. Il est vrai que la revue connaissait des difficultés financières dues notamment à une érosion de son nombre d'abonnés. Ce dernier est passé de 330 en 1813, année de sa parution, à 450 – son maximum, en 1814, pour s'effondrer à 100 en 1822. La survie financière de la revue avait par ailleurs été estimée à un tirage minimum de 800 exemplaires.

par l'inexistence d'infrastructures et de matériel d'impression en Serbie et partant d'une situation plus favorable à l'activité des intellectuels serbes à Vienne, et ce malgré la censure appliquée (Gluvačević, 2010, p. 231 ; Milisavac, 1986, pp. 22-28 et 36-38)⁴. Vuk Karadžić y trouve ainsi refuge pour mener son combat de réforme de la langue serbe⁵, grâce notamment au soutien du très influent linguiste slovène Jernej Kopitar (1780-1844), auteur, entre autres, de la première grammaire de la langue slovène en 1808 et membre du comité de censure à la cour de Vienne pour les

4. Notons également que c'est seulement en 1831 que l'imprimerie nationale est instituée à Belgrade. Ce n'est effectivement que dans les années 1830 que Belgrade devient un centre culturel (avec la création d'écoles, d'un lycée et d'autres institutions culturelles) parallèlement à la Voïvodine. Toutefois, il semble important de souligner, dès à présent, qu'à cette époque, les centres culturels serbes se trouvaient dans des États différents, États dans lesquels les Serbes étaient sous domination étrangère, avec des droits restreints et des possibilités d'actions qui n'étaient pas identiques pour tous. La coopération était par conséquent très limitée et réduite à des actions individuelles ; voir également note n° 8.

5. À ce propos Milorad Ekmečić précise : « Glavna tekovina srpskog nacionalnog preporoda je bila standardizovanje srpskog jezika. To je učinjeno po modelu koji je pozajmljen iz drugih evropskih zemalja. (...) Ova standardizacija nije vršena samo u srpskim državama, nego i u Habzburškom carstvu. Istine radi, treba reći da je vlada u Beču više truda ulagala da standardizuje srpski jezik, nego vlade u dve srpske države. » [Le fondement principal du renouveau national serbe a été la standardisation de la langue serbe. Cette standardisation ne se réalisait pas seulement dans les États serbes (*Serbie et Monténégro*, ajouté par AS) mais également dans l'empire des Habsbourg. À vrai dire il est important de souligner que le gouvernement de Vienne faisait plus d'efforts pour standardiser la langue serbe que les gouvernements des deux États serbes.] (Ekmečić, 2011, pp. 236-237). Plus loin Ekmečić ajoute : « Standardizaciju srpskog (kao i hrvatskog) je izvršila habzburška vlada u Beču zbog svojih potreba. Kao rezultat revolucije, 1849. je savki narod u monarhiji dobio pravo da upotrebljava svoj nacionalni jezik i pismo, uz to i da izdaje i jedan službeni list o državnom trošku. Carevim patentom o izdavanju deset službenih listova u toliko pokrajina Habzburškog carstva 4. marta 1849. ("Reichs-Gesetz" und "Regierungsblattes") propisano je da Srbi imaju jedan jezik koji se službeno nazivao srpskim. Ako je korišćeno ćirilisko pismo, jezik je nazivan srpskim, ili "ilirsko-srpskim". Ako je nešto štampano latinicom, taj se jezik mogao zvati hrvatskim, ili "ilirsko-hrvatskim". » [Le gouvernement des Habsbourg a réalisé la standardisation du serbe (comme du croate) pour ses besoins. Une des conséquences de la révolution a été qu'en 1849, chaque peuple de la monarchie a eu le droit d'utiliser sa langue et son écriture nationales ainsi que de publier un journal officiel sur les fonds de l'État. Par décret de l'Empereur du 4 mars 1849 (« Reichs-Gesetz und Regierungsblattes ») autorisant la publication de dix journaux officiels dans autant de régions de l'empire habsbourgeois, il a été prescrit que les Serbes avaient une seule langue, dont la dénomination officielle était serbe. Si l'écriture cyrillique était utilisée, cette s'appelait serbe ou « illyro-serbe ». Si quelque chose était imprimé en caractères latins, cette langue pouvait s'appeler croate ou « illyro-croate »] (*ibid.*, pp. 238-239). On comprend ainsi mieux les racines du dialogue austro-serbe si fécond jusqu'en 1848, malgré la censure. Voir également note n° 9.

ouvrages (en langues) slaves. Ce dernier fut en effet le plus grand ami et soutien de Karadžić dans son travail sur la langue serbe.

La naissance de la *Matica srpska* (officiellement fondée en 1826 à Pest) et son évolution coïncident en fait parfaitement avec le progrès des réformes linguistiques de la langue serbe pendant la première moitié du XIX^e siècle ; Vuk Karadžić et la *Matica srpska* partent du même principe herderien, qui se retrouve partout dans les éveils nationaux de l'Europe centrale : les peuples s'identifient par rapport à leur langue, et non leur religion ou l'État dans lequel ils vivent. En revanche, des désaccords demeurent sur certaines questions de norme de la langue littéraire et orthographique. V. Karadžić considérait en effet que la langue littéraire devait être celle du peuple, recueillie dans la littérature populaire orale, tandis que certains membres de la *Matica srpska* émettaient davantage de réserve en cultivant la tradition littéraire du slavon (serbe) de l'époque, causant ainsi des conflits au sein même de l'institution (et par conséquent des évolutions, des soubresauts dans sa ligne de conduite) entre pro- et anti-Karadžić, conflits illustrés par l'opposition entre deux de ses pères fondateurs : Josif Milovuk (1793-1850) et Jovan Hadžić (1799-1869) (voir ci-dessous, pp. 88-92).

LES PRÉMICES DE LA VIE CULTURELLE SERBE EN VOÏVODINE

Considéré comme le véritable guide spirituel du peuple serbe, le métropolite Stevan Stratimirović (1757-1836) s'efforce de substituer Vienne par Sremski Karlovci, siège de la métropole et foyer de la vie culturelle et spirituelle serbe depuis le XVIII^e siècle. Diplomate habile et incisif, Stratimirović contribue ainsi à la création, à Sremski Karlovci, du premier lycée serbe en 1791 et du premier séminaire en 1794. Il est intéressant de constater que le métropolite voulait faire de ce petit centre ecclésiastique une Vienne ou une Prague serbe, en fondant dès 1805 une société scientifique pour l'étude des sciences linguistiques et historiques slaves. À cet effet, il réunit un cercle de professeurs et d'écrivains, connu sous le nom de *Karlovački krug* [Le cercle de Karlovci], parmi lesquels s'est notamment illustré le poète Lukijan Mušicki (1777-1837), considéré comme un des écrivains serbes les plus érudits de sa génération et, qui, outre la poésie, a également œuvré sur le plan linguistique aux côtés de Vuk Karadžić.

Cependant, l'ambition exacerbée de Stratimirović a freiné l'atmosphère créatrice de Sremski Karlovci, et son regard conservateur empêché le progrès culturel⁶. Si Stratimirović était fort intéressé par le travail effectué par Vuk Karadžić sur la langue, sa ligne de conduite traditionaliste restait en total désaccord avec les idées de ce dernier, à qui Stratimirović tourne le dos dès la parution de son dictionnaire en 1818. Se retrouvant isolé dans son grand projet de réforme de la langue et de l'orthographe serbes, Karadžić ne jouit d'aucun soutien parmi les intellectuels serbes, et se tourne alors naturellement vers Vienne⁷, qui, à la suite de l'application de la censure renforcée, perdait certes son statut de centre de rayonnement culturel serbe en Autriche, au profit de Pest et de Novi Sad⁸, mais où un travail important avait toutefois été réalisé dès

6. Živan Milisavac écrit par exemple : « (...) jer se naučni radnici nisu mogli osamostaliti i razviti pored kulturnog, ali preterano ambicioznog i despotskog mitropolita Stratimirovića, koji je svojim konzervativnim pogledima kočio i onemogućavao kulturni progres. » [...] car le progrès culturel était freiné et empêché par les idées conservatrices du métropolitain Stratimirović qui était certes cultivé mais trop ambitieux et despotique pour permettre aux scientifiques de travailler de façon indépendante et fructueuse.] (Milisavac, 1965, p. 18).

7. Jovan Deretić note ainsi : « (...) Vuk živi u Beču, deluje iz tog centra, a može se slobodno reći da je svoj ogromni uspeh na evropskoj afirmaciji srpskog naroda i njegove tradicionalne kulture postigao zahvaljujući toj okolnosti što je živeo izvan Srbije i stvarao u jednom od evropskih kulturnih centara. » [Karadžić vit à Vienne, produit à partir de ce centre, et il est tout à fait légitime d'affirmer que son énorme succès dans l'affirmation sur la scène européenne du peuple serbe et de sa culture traditionnelle a été obtenu grâce au fait qu'il a vécu en dehors de la Serbie et qu'il a créé dans l'un des centres culturels européens.] (Deretić, 2011, p. 234) ; voir également note n° 5.

8. Deretić, explique ainsi le rôle et le poids des différents centres culturels serbes : le rôle de Vienne en tant que centre littéraire a surtout été important lors des années 40 du XIX^e siècle, lorsque se regroupe dans cette ville le cercle littéraire et culturel de Karadžić. L'autre grand centre culturel serbe est constitué par Pest. Ce dernier a commencé à s'affirmer en 1796 quand est transférée de Vienne à Pest la seule imprimerie serbe. Durant les trente années qui suivirent Pest est devenue le principal centre éditorial serbe. Avec la création de la *Matica srpska*, première institution culturelle serbe dans cette ville, Pest devient le principal centre culturel serbe et conserve ce rôle jusqu'aux années 60 du XIX^e siècle, lorsque la *Matica srpska* rejoint Novi Sad. Deretić ajoute que contrairement au cercle intellectuel serbe de Vienne qui se caractérisait par une littérature et une culture innovatrices, celui de Pest avait une approche plus traditionnelle, plus conservatrice. Des centres moins importants existaient également : celui, aux aspirations érudites, scientifiques de Sremski Karlovci à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle du métropolitain Stevan Stratimirović et de Lukijan Mušicki (cf. plus haut), ainsi qu'à la même époque, le cercle de Trieste, ville où se trouvait depuis longtemps une forte colonie de commerçants serbes et où vivaient plusieurs écrivains serbes dont Dositej Obradović. Quant à Belgrade, Deretić explique que c'est seulement dans les années 30 et 40 qu'elle devient un important centre culturel serbe (Deretić, 2011, pp. 235-236). En effet, bien qu'une activité intellectuelle et littéraire se note autour de

1806 dans le domaine de la littérature slave – l'exemple le plus marquant étant, comme précisé plus haut, la publication en 1808 d'une grammaire de la langue slovène par Jernej Kopitar.

C'est donc dans un contexte marqué par la crainte des mouvements nationaux que surgit en 1818 sur la scène culturelle viennoise Vuk Karadžić, avec son dictionnaire de la langue serbe (*Srpski rječnik*) et son combat pour, d'une part, l'introduction de la langue populaire dans la littérature et, d'autre part, l'adoption d'un nouvel alphabet et d'une orthographe phonétique. Signalons en outre qu'en raison de différends personnels, le prince de Serbie Miloš Obrenović avait interdit à Vuk Karadžić d'imprimer ses œuvres en Serbie⁹. Il ne s'y rendait d'ailleurs que très rarement, et n'y restait en général que quelques jours.

Au début du XIX^e siècle, la communauté serbe de Buda, regroupée essentiellement dans la partie de la ville dénommée « Taban », comptait plusieurs centaines d'individus, en majorité des commerçants, des hommes d'affaires et des avocats fortunés (Milisavac, 1986, p. 108). C'est dans cette ville que renaît l'activité d'édition en 1825 avec l'édition de la revue trimestrielle intitulée *Serbska letopis* [Annales serbes]¹⁰, fondée par Georgije Magarašević (1793-1830) – professeur au lycée serbe de Novi Sad. Profondément russophile, Magarašević, qui considérait les peuples slaves comme un ensemble, définit par conséquent pour sa revue un programme culturel panslave englobant toute l'activité littéraire et scientifique produite dans les territoires slaves, depuis les pays baltes au nord, jusqu'à la mer Adriatique et la mer Noire au sud. L'idée de Magarašević était de faire du *Letopis* le lieu central dans lequel serait publiée toute la création littéraire et scientifique serbe. En outre, le cœur d'activité du *Letopis*

Dositej Obradović (rentré de Trieste) et d'autres Serbes venus de Hongrie dès 1808, année de la création de la Grande école, ladite activité ne pouvait se développer que très lentement eu égard, d'une part, au statut incertain de la Serbie (époque de sa sortie progressive de plusieurs siècles de domination ottomane, la Serbie n'étant pas vraiment « libérée » et versant encore un lourd tribut à la Porte) jusqu'à l'octroi du Hatt-i Sharif (édit garantissant la vie et la propriété de tous les sujets ottomans, sans distinction de religion) et, d'autre part, au despotisme du prince de Serbie Miloš Obrenović (1780-1860).

9. Dès lors, il va sans dire, que l'impression fut possible en Serbie, voir note n° 4.
10. Lancée le 12 mai 1824 mais publiée seulement en 1825 à cause de difficultés financières, la revue n'a cessé d'être publiée jusqu'à ce jour, mis à part quelques courtes interruptions. Rebaptisée *Letopis Matice srpske* en 1873, elle est aujourd'hui l'une des plus anciennes revues littéraires au monde.

englobait l'édition de textes relevant tant du domaine de la langue, de la littérature, de l'histoire, de la religion, du folklore que de la culture slave.

Durant cette même période, les intellectuels serbes avaient commencé à se définir pour ou contre Vuk Karadžić. Malgré une atmosphère générale anti-Karadžić, le rédacteur en chef de la revue le *Letopis* adhère à ses idées, l'invitant à plusieurs reprises à collaborer (toutefois sans succès, voir ci-dessous, pp. 88-92) et faisant par conséquent du *Letopis* une revue à légère tendance pro-Karadžić.

Menacée d'extinction pour des raisons financières dès la première année, la revue sera cependant sauvée grâce au soutien pécuniaire des commerçants serbes de Pest, Josif Milovuk à leur tête, ainsi que par la participation active de Jovan Hadžić, jeune docteur en droit de Novi Sad, par ailleurs l'un des plus farouches opposants aux réformes linguistiques de Vuk Karadžić, et premier président de la *Matica srpska*. Cette action de solidarité spontanée va naturellement croître en faveur de la création d'une société littéraire dont la vocation principale serait l'édition d'œuvres d'auteurs serbes.

En s'appuyant sur la décision de l'empereur François I^{er} du 5 septembre 1812, qui conférait au peuple serbe le droit de constituer un fonds pour la publication des meilleures œuvres littéraires, ainsi que d'en rémunérer les auteurs, J. Hadžić établit les bases de la *Matica srpska* : il invente le nom, définit sa vocation et ses objectifs. Le 16 février 1826, les membres fondateurs – Jovan Hadžić, Josif Milovuk, Jovan Demetrović (1778-1830), Gavriilo Bozotovac (1798-1856), Georgije Stanković (1782-1853), Andrija Rozmirović (1798-1835) et Petar Rajić (1780-1835) se réunissent pour adopter une charte. À cette occasion, Jovan Hadžić et Josif Milovuk sont nommés respectivement président et directeur de l'association dont le but est d'une part de « (...) diffuser la littérature et la culture du peuple serbe » et d'autre part de s'assurer que « les livres écrits en serbe soient publiés et diffusés dans le monde et ce dès à présent et à tout jamais sans discontinuer¹¹ ».

11. « (...) da se putem njega radi na širenju književnosti i prosvete srpskog naroda, drugim rečima "da se Knjige Srbske rukopisne na svet izdaju i rasprostranjavaju, i to sad i otsad bez prestatka za svagda" » (Milisavac, 1986, p. 130). Notons qu'Ekmečić (*ibid.*, p. 238) estime que la création de la *Matica srpska* est une réaction à la fondation de l'Académie des sciences hongroise en 1825 qui avait pour but essentiel la standardisation de la langue hongroise ; voir à ce propos *infra* pp. 96-94.

Il semble à ce stade important de signaler que si le *Letopis*, devenu la revue de la *Matica srpska* et dont la ligne politique peut alors se définir à travers cette revue, était imprimé à Buda alors que le siège de la *Matica* se trouvait à Pest [le rédacteur en chef du *Letopis* (Georgije Magarašević) et le président de la *Matica srpska* (Jovan Hadžić), très bons amis par ailleurs, vivant quant à eux tous les deux à Novi Sad], cet état de fait n'empêcha pas la société de connaître un certain succès populaire au départ (notamment auprès des commerçants et dans une moindre mesure des fonctionnaires) puisque le nombre d'abonnés au *Letopis* augmentait¹² et que la *Matica srpska* compta très vite parmi ses membres d'illustres personnalités serbes tels que le prince Miloš Obrenović et son frère Jevrem (1790-1856). Vuk Karadžić attendait beaucoup de la *Matica srpska* ; son travail avait en effet à ce moment-là très peu d'écho en Serbie, d'autant plus qu'il avait suscité l'opposition de l'église orthodoxe serbe avec à sa tête le métropolite Stratimirović.

DES DÉBUTS FRAGILISÉS PAR DES CONFLITS INTERNES

Née pendant la transition entre classicisme et romantisme, la *Matica srpska* s'est développée par rapport à plusieurs courants de pensée opposés : le premier regroupe les écrivains et les poètes sous influence occidentale, ayant pour modèle la littérature allemande, comme par exemple Milovan Vidaković (1780-1841) ou Vuk Karadžić ; le second met en avant un style d'écriture classique dans l'esprit des poètes antiques et dont Lukijan Mušicki est le chef de file ; enfin le clergé orthodoxe prône l'influence de la Russie protectrice, et jouit d'ailleurs d'une large adhésion

12. Milisavac précise qu'en 1826 : « Osnivači Matice Srpske su se dali na posao prikupljanja pretplatnika (...) Milovuk se prihvatio da skuplja pretplatnike u Pešti, a Bozivotac u Budimu. I jedan i drugi su imali uspeha, tako da je prvi skupio 48, računajući i dotadašnjih 39, a drugi 42, zajedno sa ranija 23 prenumeranta. Matica je preko Milovuka organizovala pretplatu i van Pešte, tako da je do kraja aprila imala poverenike u 49 mesta. » [Les fondateurs de la *Matica Srpska* se sont mis à la recherche d'abonnés (...) Milovuk s'est chargé de Buda et Bozivotac de Pest. La recherche de l'un comme de l'autre a porté ses fruits puisque Milovuk en a trouvé 48, en incluant les 39 déjà abonnés et Bozivotac 42, en tenant compte des 23 déjà inscrits. Par l'intermédiaire de Milovuk, la *Matica* a même organisé un abonnement en dehors de Pest, de sorte que l'on pouvait recenser des abonnés dans 49 localités avant la fin du mois d'avril.] (Milisavac, 1986, p. 135). Il est intéressant de noter que le tirage du *Letopis* n'était pas indiqué sur les deux premiers numéros en 1825-1826, mais uniquement les noms des abonnés. Toutefois, l'on peut supposer que le tirage était supérieur au nombre d'abonnés d'après les commentaires du livret 1 (p. 176) du premier numéro selon lesquels le prix de vente de la revue était supérieur pour les non-abonnés.

populaire. Le *Letopis* se soucie de représenter autant les idées occidentales véhiculées par Dositej Obradović, qui fut le premier à exprimer le besoin d'introduire la langue populaire dans la littérature, que les auteurs de culture classique comme Jovan Hadžić ou plus tard Đorđe Maletić (1816-1880). Quant au courant panslave, tourné vers la culture russe, il est notamment porté, comme on l'a déjà noté, par le premier rédacteur en chef du *Letopis*, Georgije Magarašević. La revue a également une position favorable aux idées de Vuk Karadžić, mais ce dernier attendait qu'elle prenne une position plus nette en sa faveur.

Dans ce contexte apparaît un conflit d'intérêts entre Josif Milovuk et Jovan Hadžić, cofondateurs de la *Matica srpska*. Des conflits d'ordre personnel les opposent, et leurs conceptions de la société divergent. Milovuk, éditeur de métier, se considérait comme le véritable fondateur de la *Matica Srpska* (alors que le président élu était Hadžić) et souhaitait que cette dernière servît uniquement comme fonds pour la publication du *Letopis* et l'édition d'ouvrages de la *Matica Srpska* ; Hadžić voyait davantage l'institution comme un outil d'émancipation sur le plan culturel et éducatif pour le peuple serbe (Milisavac, 1986, p. 141). Cette situation pousse Milovuk à démissionner pour rejoindre les rangs de Vuk Karadžić. Tandis que de plus en plus d'intellectuels expriment leur désaccord avec la politique de la *Matica srpska*, la société devient progressivement un repère d'opposants à Karadžić. En 1826, sous l'autorité de Stratimirović, le *Letopis* ouvre les hostilités en publiant une critique défavorable à V. Karadžić. Celui-ci ne manque pas de répondre la même année par le biais de sa revue littéraire *Danica* [L'étoile du matin], qu'il fonde en 1826. Un affrontement épistolaire commence alors entre Karadžić et la *Matica srpska*, par le biais de leurs revues respectives. Vuk Karadžić est accusé de vouloir séparer les Serbes de l'Église orthodoxe et de la Russie, d'autant plus que son protecteur n'est autre que Jernej Kopitar, patriote austro-slovène connu pour son opposition aux liens politico-culturels entre Serbes et Russes. Malgré cela, Karadžić continue d'entretenir un semblant de relations avec le *Letopis* et la *Matica srpska*¹³, qui finit par

13. Milisavac explique ce paradoxe : « (...) Vuk nije ni jednog reda objavio u Letopisu. Pa ipak, i on u istoriji Letopisa u vreme Magaraševića zauzima – kao što će i kasnije zauzimati u istoriji Matice srpske – posebno mesto. Njegovu saradnju je Magarašević veoma želeo, pisao mu pisma, molio ga pri ličnim susretima, tražio priloge preko posrednika. Rezultata nije bilo. Sem nešto podataka koje mu je dostavljao, Vuk je ostao po strani. Ali ne kao nezainteresovani posmatrač nego kao aktivan učesnik u raspravama i

adopter la langue populaire mais pas l'alphabet de Karadžić (alphabet simplifié, fondé sur le principe « un son – une lettre »).

En 1830, le décès du fondateur du *Letopis*, Georgije Magarašević, marque un tournant politique au sein de la revue, qui profite d'une censure plus souple pour prendre dès lors une position nettement plus nationale, profondément anti-hongroise, et promouvoir un rapprochement entre Serbes et Croates. Le nouveau rédacteur en chef, Teodor Pavlović (1804-1854), poursuit le programme culturel panslave de son prédécesseur, mais voit dans la revue le *Letopis* et dans la *Matica srpska* un outil politique redoutable. Il va encore plus loin que Magarašević en considérant Russes et Serbes comme un seul et même peuple ayant la même langue littéraire.

Toutefois, la *Matica srpska* était encore à l'état embryonnaire, ses fondements n'étaient pas réellement consolidés. À titre d'exemple, Jovan Hadžić, à cette époque président de la *Matica srpska*, avait déclaré la société aux autorités locales, mais avait omis de la notifier aux autorités centrales, convaincu que l'arrêté de Ferdinand I^{er} de 1812 suffisait à garantir la légalité d'un fonds serbe pour la publication d'ouvrages. Par ailleurs, une raison, en apparence tout à fait futile, a entraîné la suspicion des autorités envers l'association. En effet, la publication de *L'Autobiographie* de Joakim Vujić (1772-1847) en 1834, réalisée malgré une première décision de censure défavorable en raison de son caractère russophile, a d'emblée suscité les soupçons des autorités hongroises qui décident aussitôt de mener une enquête qui montrera que la *Matica srpska* ne possède pas d'autorisation pour la publication du *Letopis*. Dès lors, accusée de propagande panslave à tendance séparatiste, la *Matica srpska* sera interdite pendant toute la durée de l'enquête, qui durera deux ans (du 17 février 1835 au 21 janvier 1837). Notons également que Joakim Vujić, qui était à la tête d'une troupe de comédiens itinérants, avait organisé la représentation de plusieurs pièces de théâtre

razgovorima sa svojim poštovaocima o časopisu. » [...] Vuk n'a jamais publié une seule ligne dans le *Letopis*. Toutefois, il a tenu une place particulière dans l'histoire du *Letopis* à l'époque de Magarašević, comme il l'a tenu plus tard dans l'histoire de la *Matica srpska*. Magarašević désirait vivement sa collaboration, lui écrivait des lettres, le priait dans ce sens lors de rencontres privées, lui demandait des contributions par le biais d'intermédiaires. Sans aucun résultat. Hormis quelques informations qu'il lui a fournies, Vuk est resté de côté. Mais pas comme un observateur désintéressé mais comme un participant actif dans les discussions et débats avec ses partisans à propos de la revue.] (Milisavac, 1986, p. 189).

à Pest jusqu'en 1813, date à laquelle sa troupe fut interdite d'exercer. Le 24 août 1813, avait d'ailleurs eu lieu la première pièce de théâtre professionnelle en langue serbe, *Kreštalica* [La Corneille criarde], adaptation de *Der Papagoy* du célèbre dramaturge allemand Kotzebue, au théâtre national hongrois de Pest – *Rondela*, ce qui a valu à Joakim Vujić d'être considéré comme le père du théâtre serbe.

Bien que se tenant en arrière-plan dans cette entreprise, c'est grâce au mérite du secrétaire de la société Teodor Pavlović que la *Matica srpska* fut à nouveau autorisée à reprendre son activité. En effet, ce dernier fit preuve de beaucoup de patience et de persévérance pour légitimer le besoin d'une telle association soupçonnée alors de propagande. La levée d'interdiction d'activité de la *Matica srpska* a été saluée par un grand nombre d'écrivains de l'époque dont le poète serbe le plus prolifique de sa génération, Sima Milutinović (1791-1848). Cette reprise marque aussi l'adoption d'une nouvelle ligne de conduite plutôt anti-hongroise et davantage centrée sur l'espace sud-slave, plus précisément sur le rapprochement serbo-croate. Cela dit, ce sont surtout des textes slaves en langue originale et traduits qui remplissent les pages du *Letopis* (allant jusqu'à la traduction de *Illiade* en russe et en serbe), perpétuant ainsi la ligne panslave qui prévalait jusque-là ; par exemple dans le livret 2 du *Letopis* pour l'année 1837 sont publiés le poème du poète slovène France Prešeren (1800-1849) *Povodnji mož* [L'homme de l'eau] ou encore un poème de la littérature orale macédonienne *Hej, hubava vardarko devojko!* [Hé, belle jeune femme du Vardar !].

Conscient que l'activité de la *Matica srpska* ne peut se développer sans le soutien de la noblesse d'Empire, Teodor Pavlović parvient à s'offrir l'amitié de riches donateurs qui rejoignent l'association, dont Sava Tekelija (1761-1842), d'origine noble et premier docteur en droit serbe, qui adhère aux idées de Dositej Obradović selon lesquelles l'éducation était la clé de la réussite du peuple serbe. Le cercle de collaborateurs s'élargit également avec le prince-évêque du Monténégro (de 1830 à 1851), Petar II Petrović-Njegoš (1813-1851), qui participe notamment avec un poème publié dans le *Letopis* en l'honneur de Lukijan Mušicki – *Nelažnij znak pameti prahu narodoljubca* [Le souvenir sincère aux cendres d'un patriote]. Cet élargissement donne à la *Matica srpska* une tout autre physionomie : de simple maison d'édition elle devenait une société littéraire, culturelle et scientifique d'envergure nationale (comme l'avait

imaginée au départ Jovan Hadžić) grâce au développement de son activité par la création du *Tekelijanum* en 1838, date à laquelle l'association comptait 51 membres. Une volonté forte est alors exprimée d'élargir les domaines d'activité de la *Matica srpska* notamment par l'édition d'un choix plus vaste d'ouvrages (histoire, ethnologie, mémoires), l'aide aux bibliothèques et l'attribution de bourses aux étudiants.

L'ÉMERGENCE D'UNE JEUNESSE YOUGOSLAVISANTE

L'année 1838 peut être considérée comme charnière dans l'histoire de la *Matica srpska* et l'histoire culturelle serbe. En effet, le puissant et riche Sava Tekelija, désigné président à vie de la *Matica srpska* à 77 ans, met en œuvre un plan d'action qui consiste à favoriser l'éducation de la jeunesse serbe. Il exprime¹⁴ dès son investiture la promesse de léguer à la postérité une institution dont la vocation principale serait celle d'une résidence universitaire. Une douzaine d'étudiants serbes issus de familles modestes seraient sélectionnés parmi les meilleurs pour intégrer cette résidence baptisée le *Tekelijanum*, qui, en sus de les héberger, prendrait à sa charge le financement de leurs études. Fondé en 1838 à Pest, ce centre culturel accueillera également le nouveau siège de la *Matica srpska*, et facilitera ainsi l'émergence d'une nouvelle *intelligentsia* serbe.

14. « Dolupotpisanij smotrevši s'jedne strane nuždnu blagodjetelnij zavedenija za rasprostranjenije prosvještenija meždu rodnom Srbskim, koji mi je svagda na srcu ležao, s druge strane pak uveren suščij, da samo črez izobraženije, i naš narod k' česti, slavi i vsakom blagopolučiju dospeti može, iz jedne jedine ljubovi milom mi rodu u ovom C. K. Gradu Pešti, gdje vseučilište nahodi, pribaviosam dom, u tako nazvanoj V. kresta ulici (grosse Kreuz-gasse) pod čislom 276. i ovaj dom, kao narodnje osnovatelstvo ustanovljamam za večnoe obitalište ubogih učenikov, u Vseučilištu u Pešti prihodjaščih, a na sohranjenije, soderžanije, i nadsmotrenije pridajem književnom zavedeniju Visočajšim njihovog Veličestva odobrenijem potvrđenom Sodrūžestvu Matica Srpska (...) » [Je soussigné, considérant d'une part le besoin de promouvoir le savoir du peuple serbe, qui a toujours été cher à mon cœur, et d'autre part étant convaincu que c'est seulement à travers l'éducation que notre peuple peut attendre les honneurs, la gloire et la connaissance ; avoir acquis, uniquement par amour pour mon peuple, une maison à l'adresse 276, rue V. kresta (grosse Kreuz-gasse) dans la ville impériale de Pest où se trouve l'université, lèguer ladite maison comme institution populaire qui servira de résidence aux étudiants nécessiteux pendant leur séjour à l'université, et charger la société littéraire *Matica srpska*, autorisée par décision de son altesse sérénissime, de l'entretien, de la gestion et du contrôle (...)] (Milisavac, 1986, p. 370). Ainsi Dušan Nikolić note également que dans une lettre destinée à sa sœur, Tekelija écrit : « (...) daj ot ljubavi narodu (...) da ustanovimo fundaciju za učaščijsja. » [(...) que par amour du peuple (...) nous établissons une institution consacrée aux études.] (Tekelija, 2011, p. 177).

Tekelija était toutefois un partisan du slavon serbe, et bien que tolérant envers les réformes orthographiques de Karadžić, il ne permettait aucun progrès sur le plan linguistique de son vivant. Même si la *Matica srpska* avait accepté l'utilisation de la langue populaire, sa position était ferme quant au statut du slavon serbe, qui demeurerait l'unique langue littéraire. L'administration Tekelija tentera sans succès de faire de la *Matica srpska* une académie. À cet effet, Teodor Pavlović avait même acquis une presse, sans toutefois attendre l'autorisation des autorités ; ces dernières la confisqueront aussitôt.

Avec la création du *Tekelijanum* et l'arrivée des premiers étudiants, la fondation d'une bibliothèque, accessible tant aux étudiants qu'aux collaborateurs de la société, semble indispensable. Partant, la *Matica srpska* fait appel à différents auteurs pour lui faire parvenir un exemplaire de chacune de leurs œuvres. Le fonds de la bibliothèque augmente d'année en année grâce notamment aux financements de riches hommes d'affaires serbes et de généreux donateurs parmi lesquels se distingue l'évêque de Buda (de 1839 à 1851) Platon Atanacković (1788-1867). Atanacković deviendra d'ailleurs président de la *Matica srpska* à compter de son transfert vers Novi Sad en 1864 et ce jusqu'en 1867. Inaugurée en 1838, la bibliothèque de la *Matica srpska* sera ouverte au public dès 1846 et deviendra la plus grande bibliothèque serbe. L'évêque Atanacković commence au même moment à collecter des objets d'art dans le but de les conserver et les exposer. L'année suivante (1847), la *Matica srpska* inaugure dans les locaux du *Tekelijanum* un musée, constitué au départ essentiellement de portraits d'illustres personnages serbes, ce qui lui vaut l'appellation de « Panthéon serbe » et lui confère définitivement le statut d'institution culturelle serbe.

Jusque-là, le *Letopis* compte parmi ses abonnés surtout des hommes d'Église et des lettrés, au demeurant peu nombreux. Jovan Subotić (1817-1886), rédacteur en chef de la revue depuis 1841, exprime la volonté de toucher un public plus large, en mettant l'accent sur l'histoire et la littérature, notamment croate, considérée comme partie intégrante de la littérature serbe.

Les années 1840 voient l'affirmation de l'idée d'union des Slaves du Sud dans les cercles intellectuels serbes et croates, aux dépens de l'idée panslave : c'est la naissance du mouvement illyrien ou encore « renouveau national croate » [*hrvatski narodni preporod*] à la tête duquel se trouve le

linguiste et homme politique Ljudevit Gaj (1809-1872). Ce mouvement, considéré comme l'ancêtre de l'idée yougoslave, consistait à regrouper sous ce nom commun Croates, Serbes, Slovènes et Bulgares¹⁵. Les fondements de cette idée d'union slave reposaient en effet sur une langue littéraire commune avec comme modèle la littérature de Dubrovnik. Toutefois Jovan Subotić rejette le nom d'illyrien, son projet pour le *Letopis* s'axant uniquement sur les Serbes et les Croates qu'il considère effectivement comme un seul et même peuple. Les Serbes en général admirent l'histoire et la Renaissance croate, mais rejettent vivement le nom illyrien, jugé comme étranger. Le point de vue du nouveau rédacteur du *Letopis* converge avec celui de Vuk Karadžić, qui œuvre également pour une union serbo-croate. Jovan Subotić adhère à son nouvel alphabet, dans lequel chaque phonème correspond à une lettre, mais il conserve pour un certain temps une orthographe étymologique traditionnelle.

Juste avant l'année 1848, les réformes de Karadžić gagnent la *Matica srpska*. L'année 1847 est en effet admise comme étant la date officielle de la victoire de Vuk Karadžić car plusieurs œuvres d'envergure sont publiées en langue populaire, dont *Rat za srpski jezik i pravopis* [Le combat en faveur de la langue et de l'orthographe serbes] de son disciple Đura Daničić (1825-1882) ; *Pesme* [Poèmes] de son fidèle ami et un des plus importants représentants du romantisme serbe, Branko Radičević (1824-1853) (ce dernier aborda dans ses poèmes les grands thèmes romantiques sur le rythme des chants populaires et en utilisant la langue de Karadžić) ; la légendaire épopée *Gorski vijenac* [La couronne de la montagne] de Njegoš (écrit selon l'ancienne orthographe), qui retrace le combat du peuple monténégrin contre les Turcs et enfin la traduction du Nouveau testament de Vuk Karadžić. Cependant, la langue de Karadžić n'est officiellement reconnue comme langue littéraire qu'après sa mort en 1868.

À la veille des révoltes hongroises de 1848, la *Matica srpska*, dont le nombre de membres est en constante augmentation, est devenue une organisation influente, convoitée par de nombreuses personnalités de la vie publique serbe. Ainsi, Njegoš envoie à la *Matica srpska* ses œuvres dédiées *Luča mikrokozma* [La lumière du microcosme] et *Gorski vijenac*, et les princes des deux dynasties serbes rivales, Miloš et Mihailo Obrenović (1823-1868) et Aleksandar Karađorđević (1806-1885), lui

15. Le mouvement illyrien a réellement encouragé et accéléré l'éveil de la conscience nationale et l'idée de l'unité entre Croates et Serbes (Gavrilović, 1994, pp. 26-28).

font de généreuses donations. La *Matica srpska* devient si forte qu'elle peut s'offrir le luxe de refuser à de hauts fonctionnaires d'État d'en être membres¹⁶.

Les révoltes hongroises de mars 1848 ont cependant eu des répercussions importantes sur la *Matica srpska*. En effet, grâce à l'obtention de la liberté de la presse et à la levée de la censure à Pest, l'association pouvait dès lors se consacrer à l'achat d'une imprimerie, qui ne se réalisera cependant pas rapidement, faute de moyens. Par ailleurs, une dizaine de promotions avait déjà fait ses classes au *Tekelijanum*, où se trouvait, comme précisé plus haut, le nouveau siège de la *Matica srpska*. Outre l'accès aux études supérieures, le *Tekelijanum* offrait un lieu d'engagement politique où les étudiants s'imprégnaient des idées véhiculées par la Révolution française. Cette jeunesse organise ainsi dans les locaux de l'association une assemblée le 17 mars 1848 réunissant des représentants serbes venus de toute la région des Balkans, lors de laquelle, après trois jours de débats, est formulée en 17 points la « revendication d'identité nationale serbe »¹⁷.

16. Milisavac l'explique de la façon suivante : « *Matica srpska* oseća u sebi dovoljno snage da ne primi za članove neke visoke državne funkcionere, kao što je Evgenije Đurković, visokorodni kraljevski savetnik i narodnih škola viši nadziratelj, iako je imao preporuku Platona Atanackovića, jer mu nije mogao zaboraviti neprijateljski stav prema Matici pre nekoliko godina, tako je odbijen i Jovan Gročanski, aktuarij kod Deputacije koja je upravljala fondom narodnih škola. » [La *Matica* se sent suffisamment forte pour ne pas accepter en fondom narodnih škola. » [La *Matica* se sent suffisamment forte pour ne pas accepter en qualité de membres certains hauts fonctionnaires d'État tels que Evgenije Đurković, haut conseiller royal et inspecteur-en-chef des écoles nationales et ce bien qu'il fût recommandé par Platon Atanacković ; de même la candidature de Jovan Gročanski, fonctionnaire à la Direction en charge des fonds des écoles nationales fut rejetée, à qui on n'avait jamais pardonné d'avoir eu une attitude hostile vis-à-vis de la *Matica* quelques années auparavant.] (Milisavac, 1965, pp. 70-71).

17. « obezbeđenje srpske narodnosti » (Milisavac, 1965, p. 71). Milisavac précise : « 17.03.1848. počela je skupština u velikoj Sali Tekelijanuma na kojoj su predstavljene 83 srpske opštine. Teodor Pavlović je uzeo reč i održao govor u kome je istakao da su Srbi u dvostrukom položaju : « Oni su sinovi otadžbine u kojoj žive, ali i sinovi svoga naroda, te se kao takvi moraju brinuti o srpskim narodnim stvarima. Narodni spas se po njemu, sadrži u tri reči : « crkva, škola i narodno knjižestvo. » » [Le 17.03.1848, dans la grande salle du *Tekelijanum* a débuté l'assemblée où sont représentées 83 municipalités serbes. Teodor Pavlović a pris la parole et a prononcé un discours insistant sur le fait que les Serbes étaient dans une double posture : « Ils sont les fils de la patrie dans laquelle ils vivent, mais ils sont également les fils de leur peuple et doivent en tant que tels s'occuper des affaires nationales serbes. Selon lui, le salut populaire tient en trois mots : « l'église, l'école et la littérature populaire ».] (Milisavac, 1986, p. 631).

Dès 1848, Novi Sad, que Vuk Karadžić qualifiait de « plus grand berceau de la serbité » (« najveće opštinstvo srpsko na svetu »)¹⁸, devient progressivement le nouveau centre politique et culturel serbe en Hongrie. Les imprimeries y fleurissent, de nombreuses revues littéraires et culturelles y sont publiées :

— *Bačka vila* [La Fée de la Bačka] dirigée par Petar Jovanović (1800—1855), professeur au lycée de Novi Sad connu sous le nom d'*Ilir iz Bačke* [L'Illyrien de la Bačka] ;

— *Napredak* [Le Progrès] et *Srpski dnevnik* [Le journal serbe] avec son supplément *Sedmica* [La Semaine], de Danilo Medaković (1819-1881) ;

— *Vjestnik* [Les Nouvelles] de Konstantin Bogdanović (1811-1854) dont le siège a été déplacé de Pest à Karlovci en 1848.

Au printemps 1848, une délégation de Novi Sad est ainsi dépêchée au parlement hongrois pour exprimer les revendications des Serbes de Voïvodine, la plus importante étant une législation qui garantisse la liberté de religion et l'égalité interconfessionnelle. Il est important de noter ici la très difficile position des Serbes de Voïvodine. En effet, en 1847, la Hongrie, dont la population était estimée à environ 14,5 millions d'habitants, était davantage une terre non hongroise que hongroise. Seuls 2/5 de la population étaient Hongrois, le reste étant constitué de Roumains, Serbes, Croates et Slovaques. Le renouveau national hongrois s'est ainsi avant tout affirmé par une réforme et une standardisation de la langue hongroise ; ces dernières ont abouti à une nouvelle langue littéraire. Une vague de magyarisation est alors lancée à différents niveaux, pour atteindre son paroxysme en 1847 avec la réalisation des projets radicaux du mouvement national hongrois et l'entrée en vigueur de la loi sur la langue. Le hongrois était différemment imposé selon les régions du royaume de Hongrie. En Croatie, par exemple, seules certaines parties de la Slavonie devaient être complètement magyarisées alors qu'en Croatie autonome le hongrois ne devait être introduit que comme langue administrative. Dans les comitats de Hongrie du sud où les Serbes étaient majoritaires le hongrois commençait à être introduit aussi bien dans la sphère publique que privée et en premier lieu dans les registres de l'Église. Les enfants recevaient des prénoms hongrois et les journaux de Pest et de Buda annonçaient la

18. Cité d'après Zoran Kolundžijć (2010, p. 7).

possibilité d'une magyarisation de l'Église orthodoxe et de sa liturgie. Le gouvernement britannique était ainsi informé par le biais de ses diplomates qu'un vent de folie, que rien ne pouvait arrêter, était en train de souffler en Hongrie. Le pire était que la langue n'était toujours pas standardisée (Ekmečić, 2011, pp. 240-241). Cette situation intenable et impossible des Serbes de Voïvodine est par ailleurs un des motifs de la comédie « Les Patriotes » (*Rodoljupci*) du plus grand dramaturge serbe Jovan Sterija Popović (1806-1856). Elle apparaît dans les répliques suivantes de Lepršić et de Gavrilović : « LEPRŠIĆ : Et nous ? Jusqu'à quand allons-nous supporter que nos enfants s'appellent Pista ou Janos ? ; GAVRILOVIĆ : Dites-moi, je vous prie, Monsieur Lepršić, ces actes en hongrois ont été introduits il y a plusieurs années, n'est-ce pas ? ; ZELENÍČKA : (...) avez-vous lu les journaux mon neveu ? ; ou encore celle de LEPRŠIĆ : Eh, nos journaux ont été interdits. »¹⁹

Toutefois, aucun accord n'étant signé au parlement, des émeutes anti-hongroises éclatent à Novi Sad et donnent lieu à des affrontements sanglants. Cette rupture avec les Hongrois suscite une fuite massive de la population serbe. Seul Subota Mladenović (1790-1863) reste à Pest pour veiller sur les locaux de la *Matica srpska*, même au plus fort des combats. La publication du *Letopis* est une nouvelle fois interrompue, jusqu'en 1850.

Après 1848, la première assemblée régulière de la *Matica srpska* a lieu le 28 septembre 1849 sous la présidence de Pavle Trifunac (1796-1882). Eu égard aux nouvelles conditions politiques la position de la *Matica srpska* est naturellement difficile. Toutefois les travaux reprennent et le *Letopis* est de nouveau actif sous la direction de Jovan Subotić. Bien que peu de textes littéraires figurent dans les premiers cahiers, ces derniers se consacrant essentiellement aux événements liés aux révoltes hongroises, le *Letopis* revient peu à peu à des thèmes littéraires ou linguistiques serbes. Par ailleurs, se sentant dupés par les autorités autrichiennes, les Serbes commencent à œuvrer pour l'amitié serbo-hongroise (Milisavac, 1965, p. 75). En cela le rôle des écrivains dont le nom est déjà lié au *Letopis* est très important. En premier lieu celui de Jovan Jovanović Zmaj (1833-

19. « LEPRŠIĆ : A mi ? Dokle ćemo trpiti da nam deca budu Pište i Janoši ? » ; « GAVRILOVIĆ : Molim, gospodine Lepršiću, ovi mađžarski protokoli uvedeni su od nekoliko godina, je l'te ? » ; « ZELENÍČKA : (...) jeste li čitali novine, nećaće ? » ; LEPRŠIĆ : « E, novine su nam zabranili. » (Popović, 1958, pp. 249, 271).

1904) qui adapte en serbe des poèmes hongrois et surtout qui traduit en 1858 le poème épique de Sándor Petőfi *János Vitéz* [Jean le valeureux].

Dans le même temps, la *Matica srpska* commence son long combat pour le déménagement à Novi Sad. Après 1848, en effet, les autorités policières, qui soupçonnent la *Matica* de nationalisme, agissent pour influencer le pouvoir dans le but d'interdire la société²⁰. Outre le combat pour le déménagement à Novi Sad, devenu le nouveau centre culturel et politique serbe²¹, la *Matica* a également dû lutter pour récupérer l'héritage de Tekelija. En 1864, elle obtient enfin l'autorisation de déménager à Novi Sad, ville où elle continue, aujourd'hui encore, ses nombreuses activités scientifiques et littéraires.

Aleksandar Stefanović
Sorbonne Université, CÉLISO

20. Milisavac (1965, p. 78) explique ainsi qu'un policier assiste systématiquement aux assemblées de la *Matica* (Milisavac, 1965, p. 78).

21. Cf. à ce propos *supra* note n° 8.